

FRANCE GOSSELIN

Pantın diabolique



FRISSONS
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

FRANCE GOSSELIN

Pant Pant diabolique

Héritage
jeunesse



Prologue

Le travailleur descend de sa pelle mécanique. Ses bottes s'enfoncent dans la terre qu'il vient tout juste de retourner. Il traverse le terrain de la future maison qui sera construite et dont il doit creuser le sous-sol.

Un objet reflète les rayons du soleil, au milieu de la cour. C'est une boîte métallique qui dépasse du monticule de gravier. Elle est abîmée, mais entière. Sa taille est celle d'un petit melon et comporte une manivelle sur le côté.

Il la retourne entre ses gants de cuir. Le devant présente un damier et, sur les autres faces, on devine une silhouette. Curieux, le travailleur l'approche de ses yeux. Il est difficile de reconnaître de quoi il s'agit. Les images sont tellement pâles qu'elles l'éblouissent.

L'homme actionne la manivelle. Une musique de cirque grinçante commence à jouer. Ses poils se dressent sur ses bras, tandis qu'il reconnaît un clown dans l'illustration délavée. Ça lui rappelle combien ces personnages le terrorisaient quand il était enfant. Derrière ce sourire trop joyeux, il avait l'impression que se cachait un monstre prêt à dévoiler ses dents pointues à tout moment. Encore aujourd'hui, il ne se sent pas à l'aise lorsqu'il en voit un.

Il continue de tourner la tige d'acier. Il est un homme maintenant, plus un enfant. Ce serait ridicule d'avoir peur de ce vieil objet.

Soudain, le panneau du dessus se soulève, propulsant un pantin jaune qui rebondit au bout de son ressort. Le travailleur sursaute, laissant tomber la boîte. Il regarde autour de lui avant de reculer, effrayé. À travers le rire qui s'élève de l'objet, il entend quelqu'un chuchoter son nom.



1

Un lieu inquiétant

La tête appuyée contre la vitre de la voiture, je regarde défiler les arbres le long de l'autoroute. La maison dans laquelle nous habiterons bientôt est si éloignée de l'ancienne que je devrai changer d'école. Mais c'est vrai que le terrain est immense. Corinne, ma belle-mère, a même proposé que nous ayons un chien.

— Qu'est-ce qui est invisible et qui sent drôle ? demande Maëlle.

Comme à son habitude, ma demi-sœur n'a pas cessé de jacasser depuis que nous sommes

sur le chemin du retour. Elle veut toujours attirer l'attention. Dans le rétroviseur, les yeux de mon père semblent chercher la réponse à sa devinette, puis il hausse les épaules.

— Je ne sais pas.

— Un pet de clown ! s'exclame-t-elle.

Il tente de se contenir, mais c'est plus fort que lui et il éclate de rire. Moi aussi, je ne peux m'empêcher de sourire.

— Très amusant, Maëlle ! Tu feras une excellente clown. Tu ne trouves pas que ta sœur serait bonne, Simon ?

Je le corrige en appuyant sur le premier mot :

— Demi-sœur... et il faut quand même qu'elle réussisse l'audition.

Le dernier jour de classe, l'école organise une fête foraine dans la cour. Un chapiteau sera dressé dans lequel des élèves feront des numéros inspirés du cirque. Comme l'activité prévue est populaire, un jury d'enseignants a été formé pour sélectionner les participants.

— Pour l'instant, il n'y a personne d'autre d'inscrit, déclare Maëlle.

— Comme ça, ils te prendront même si tu es mauvaise.

Elle me donne un coup de coude dans les côtes.

Je la pousse. Elle réplique.

— Cessez de vous chamailler tous les deux ! Je dois réfléchir.

Au changement de ton de mon père, Maëlle s'inquiète :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On va bientôt manquer d'essence et le panneau qu'on vient de dépasser annonçait que la prochaine station est à dix kilomètres. On ne se rendra pas.

— Il va bientôt faire noir ! On ne va pas passer la nuit ici ?

Je ne le dis pas, mais je partage les craintes de ma demi-sœur. La route est un couloir bordé d'une forêt aux arbres serrés. Il n'y a aucun commerce, aucune publicité, aucun chemin secondaire.

J'aperçois une masse foncée qui bouge, sur le bas-côté. Je reconnais les rayures de la queue d'un raton-laveur. Excité, j'étire le bras vers

Maëlle. C'est la première fois que j'observe cet animal en vrai, j'imagine qu'elle aussi. J'ouvre la bouche pour la prévenir, mais retiens ma phrase. Il y a quelque chose qui cloche. À mesure que nous nous rapprochons, je découvre la scène. La bête est un amas de poils difforme et gluant dans lequel picore un corbeau. C'est dégoûtant, mieux vaut qu'elle ne voie pas ça.

Mon père aperçoit une enseigne. Nous sortons de l'autoroute et rejoignons le commerce. Le bâtiment n'a rien d'une station-service. La devanture formée de planches noircies est percée de fenêtres auxquelles pendent de lourds rideaux bruns. Une multitude de vieux objets jonchent la galerie du premier étage. Ça ressemble davantage à une maison hantée.

Nous suivons mon père hors de la voiture pour nous dégourdir un peu. Un grincement me fait lever les yeux. Sur un poteau blanc tacheté de rouille, des chaînes retiennent une pancarte de métal que le vent balance. On devine le logo d'une marque de boisson gazeuse sous la surface repeinte. Par-dessus, on a tracé le nom du magasin : *Le bazar de monsieur Séverin*.

Mon père pousse la porte et disparaît à l'intérieur.

— J'aurais peut-être choisi une nuit en forêt finalement, dit Maëlle.

La maison n'est peut-être pas rassurante, mais je préfère y aller plutôt que demeurer seul dehors.

Je grimace au tintement de la clochette qui accompagne mon entrée. Bien que les rideaux soient ouverts, l'intérieur est sombre. De hautes étagères remplies d'objets usagés forment des allées pêle-mêle.

**Je sursaute. Je viens d'apercevoir
une silhouette noire qui m'observe.**

Elle se dresse, un peu plus loin, menaçante.

Je retiens mon souffle. Fausse alerte. C'est une patère avec un imperméable couronné d'un chapeau à large bord.

Je m'approche de ce qui ressemble à une collection de bouteilles. Elles reposent devant une fenêtre qui accentue la coloration de leur verre. Juste à côté est suspendu un petit cerceau

constitué de branches tordues au centre duquel s'entrecroisent des cordes.

Je sens une pression sur mon épaule. Est-ce le monstre de la patère qui a pris vie ? Je sais bien que c'est impossible, mais je me retourne tout de même avec la crainte de découvrir un personnage maléfique planté derrière moi.

Ce n'est que Maëlle. Je n'avais pas remarqué qu'elle m'avait suivi à l'intérieur.

— Quel magnifique capteur de rêves ! s'exclame-t-elle. Je me demande s'il ne sert qu'à retenir les cauchemars ou s'il permet aussi de capturer les bonnes idées.

Soudain, les plumes d'argent qui y sont suspendues se mettent à virevolter. Nous les observons se soulever et redescendre sans arrêt. Qu'est-ce qui peut les faire bouger comme ça ? La fenêtre est pourtant bien fermée.

Je place ma main contre la vitre. Un mince filet d'air s'introduit. Ce doit être ce qui les agite.

Une voix familière s'élève du fond de la boutique.

— Excusez-moi ! Il y a quelqu'un ?

Le propriétaire de l'endroit semble introuvable. Mon père se tient devant une porte ouverte. La pièce est entièrement plongée dans le noir. Nous le rejoignons. Les ténèbres dégagent une odeur de poussière et de moisissure. Il suggère :

— Ça doit être là que sont entreposés les objets qui n'ont pas encore été nettoyés.

Derrière nous, une voix grave déclare :

— En fait, ce sont plutôt ceux que je n'ai pas encore rencontrés.



2

La boîte mystérieuse

L'homme qui se dresse entre la sortie et nous dépasse mon père d'une bonne tête. Avec son long manteau et sa casquette à ancre jaune, il ressemble à un capitaine.

— Bonjour à vous, bienvenue dans mon bazar!

Sa voix me rappelle celle d'un ogre. Je me surprends à fixer sa bouche, à la recherche d'un petit bout d'enfant coincé entre ses dents.

— Bonjour! Vous êtes le propriétaire? questionne mon père.

— C'est bien moi. Monsieur Séverin, brocanteur d'objets... particuliers. L'un de ces trésors a attiré votre attention ?

— Enchanté, monsieur ! En fait, je me demandais si vous pouviez nous aider. Nous sommes à court d'essence et je ne crois pas avoir vu d'endroit où faire le plein dans les environs.

— En effet, il n'y en a aucun.

Le regard intense du commerçant, sous ses épais sourcils, ne m'inspire pas confiance. Maëlle se colle contre moi. Je me dégage.

— Mais je peux vous dépanner, précise-t-il. J'ai justement ce qu'il faut ici même, dans l'annexe. Veuillez m'excuser, jeune monsieur, dit-il en passant près de moi.

La noirceur de la pièce l'avale et il réapparaît dans un déclic lumineux.

À gauche, le sol de béton accueille une nouvelle étagère bien pleine. À droite, un drap blanc recouvre d'autres marchandises. Le propriétaire fait trois grands pas pour atteindre l'arrière des caisses d'où il rapporte un bidon d'essence.

— Ah merci ! s'exclame mon père soulagé, en suivant monsieur Séverin à l'extérieur de la boutique.

La poussière me pique le nez. Je ne peux pas me retenir et j'éternue. Dans mon geste soudain, j'ai déplacé un foulard de soie qui dissimulait un objet. C'est une boîte de métal à carreaux noirs et blancs avec une manivelle. Sur le côté se trouve une image parsemée de taches de rouille et au contour effacé. Il s'agit d'un clown.

— Wow, Simon ! Tu as vu ? Il ressemble au costume qu'on a chez nous !

« Chez nous », je n'aime pas que Maëlle utilise ces mots, mais elle a raison. La collerette jaune, les pompons et le pantalon sont identiques à ceux fabriqués par Corinne.

Je saisis la boîte et tourne la manivelle. Une mélodie se met à jouer. J'ai déjà entendu un son semblable, lors d'une promenade en ville l'été dernier. Un musicien de rue jouait d'un orgue de Barbarie, un drôle d'instrument.

Je poursuis mon geste jusqu'à ce que la trappe du dessus s'ouvre. Elle fait bondir un petit clown sur ressort, identique à celui illustré sur la boîte.

**En même temps, la musique
est remplacée par un rire endiablé.**

Amusé par l'étonnement de Maëlle, j'éclate de rire. Une idée surgit dans ma tête : si je pouvais utiliser ce pantin pour mon numéro, j'aurais peut-être une chance de la battre. Ma demi-sœur l'ignore, mais j'ai l'intention de passer l'audition pour le rôle de clown, moi aussi.

Je remarque qu'elle ne réagit pas beaucoup. Pourtant, elle aime être celle qui fait le plus de bruit d'habitude.

— Ça t'a fait peur ?

— Non ! Ça m'a juste surprise.

Je crois percevoir un murmure derrière le rire qui résonne toujours dans l'annexe de monsieur Séverin. C'est certainement Maëlle qui tente de m'effrayer. Je la prévient :

— Pas la peine d'essayer.

— De quoi tu parles ?

— Tu es aussi mauvaise pour faire peur que pour faire rire.

— Tu as pourtant ri à mes blagues dans la voiture.

— Même pas vrai !

Fâchée, ma demi-sœur se dirige vers la sortie.

Je referme la boîte et la replace sur la tablette. Les chuchotements reprennent. Cette vieille maison est pleine de fissures, c'est sûrement le vent.

Je sors rejoindre mon père qui est en pleine discussion avec le commerçant :

— S'il vous plaît, laissez-moi vous payer, répète mon père, mal à l'aise.

— Je suis très heureux de vous avoir rencontré, cher monsieur. Merci de vous être arrêtés dans ma boutique, conclut le propriétaire en retournant à l'intérieur.

— On peut partir ? demande Maëlle. On est au milieu de nulle part et je n'aime pas ça.

— Oui, bien sûr, réfléchit mon père. C'est un endroit peu passant. Les affaires doivent être difficiles. S'il ne veut pas être dédommagé, on va magasiner. Les enfants, allez vous choisir un petit quelque chose.

Ça, c'est la meilleure nouvelle de la journée. Avec la boîte, je pourrai réussir l'audition. Mais je devine que Maëlle la veut aussi. Nous échangeons un regard de cowboys avant un duel et nous nous élançons tous les deux. Devant

l'escalier du perron, ma demi-sœur a un moment d'hésitation et manque une marche. Je l'entends se plaindre, tandis que je poursuis ma course jusqu'à la pièce du fond. Elle est fermée par un cadenas massif. Je cherche des yeux le propriétaire, sans le voir. Je secoue la serrure. Elle n'est peut-être pas verrouillée.

J'aperçois mon père par la porte ouverte de la boutique qui éponge le sang sur la jambe de Maëlle.

La voix creuse de monsieur Séverin me fait bondir, une fois de plus.

— Il vous a choisi, on dirait.

— Quoi ?

— Le diable en boîte, le clown à ressort, c'est bien lui que vous cherchez ?

L'homme sort une longue clé de fer de sa poche. Dans un cliquetis, il me donne accès à l'annexe.

— Malheureusement, jeune monsieur, les objets entreposés ici ne sont pas à vendre.

— C'est ce que tu as choisi, Simon ? m'interroge mon père qui vient d'apercevoir l'objet de mon attention. Wow ! Il est comme le costume

que nous avons à la maison. Tu as vu, Maëlle ? Il nous le faut ! Vous en demandez combien ?

Ma demi-sœur me lance un regard noir.

Le brocanteur hésite. Ses yeux passent de la boîte à mon père, puis à moi.

— Eh bien... C'est une belle pièce. Je dirais qu'elle a été fabriquée à la main. Cependant, elle a été retrouvée sur le site d'une maison en construction. Ils l'ont déterrée en creusant le solage. Elle est plutôt abîmée. Elle devait être là depuis longtemps. Mais puisque je l'ignore, je pourrais vous la faire à un bon prix.

— C'est parfait ! conclut mon père en sortant son portefeuille.

— C'est que... je ne sais pas encore d'où elle vient et ce qu'elle veut.

Mon père et moi insistons en même temps.

— S'il vous plaît !

Monsieur Séverin demeure pensif. Il nous tend une carte d'affaires avec une curieuse inscription : « Les objets ont une âme, prenons-en soin ».

— D'accord, mais vous devez me promettre de me contacter si elle vous cause des soucis.